

Parlons-nous le même langage ?

La carte n'est pas le territoire :

Alfred Korzybski¹ est l'auteur de cette formule devenue connue : « une carte n'est pas le territoire ». . Quand nous observons une carte routière pour choisir la route que nous souhaitons prendre, nous savons tous qu'elle ne correspondra en rien à ce que nous vivrons durant le trajet (les bosses, les virages, les côtes, les descentes...). Cette carte n'est donc pas le lieu précis (territoire) où nous souhaitons nous rendre c'est seulement une représentation en version papier. La carte donne donc une idée alors que le territoire nous donne la réalité.

De son côté, Pierre Raynaud², linguiste et sociologue, reprend cette formule et l'explique avec le mot chien. Il nous explique que le mot chien ne mord pas, ce qui signifie que nous ne devons jamais confondre le vrai chien, celui qui aboie, mord...avec le mot qui le désigne. Et ce qui vaut pour le chien vaut aussi pour tous les autres animaux, chacun de nous, les hommes, les femmes, nos idées, nos croyances...bref, tout ce que nous disons. Pierre Raynaud pense aussi qu'il en va de même lorsque nous évoquons des mots abstraits tels que justice, démocratie, bonheur, etc. nous avons tendance à penser que le mot EST la chose qu'il désigne. .

Dans ces cas présentés, il convient de retenir que l'on ne doit pas confondre une chose réelle, concrète, avec une représentation de celle-ci : un mot, une carte, un tableau, un symbole, etc.

Partons de plusieurs constats :

Constat 1 : par notre culture, apprise au sein de notre environnement (familial, scolaire, social), nous vivons en permanence dans le monde des idées, du langage, des opinions, des croyances, donc de l'abstrait. Cela nous rend donc la tâche difficile quand il s'agit de décrire ce qui se passe autour de nous de façon concrète sans jugement, sans interprétation, seulement sur des faits.

Constat 2 : dans le même temps nous vivons en permanence des relations, des interactions amicales et/ou inamicales, des interactions professionnelles conflictuelles et/ou cordiales. Ces relations se situent à un niveau plus concret que le monde des idées car nous les vivons.

Constat 3 : quand nous tentons de résoudre une difficulté, nous cherchons quasi systématiquement la solution au niveau des idées, car c'est là que nous sommes à l'aise alors que bien souvent le problème se situe au niveau des faits.

Constat 4 : Il semblerait que nous n'avons pas à ce jour un langage adapté pour parler.

Une grande part de nos soucis relationnels (compréhension, acceptation...) vient donc du fait que nous confondons les mots et les choses ; pour reprendre l'exemple de Pierre Raynaud nous croyons que le mot chien peut mordre !

¹ La sémantique générale a été élaborée par un comte Polonais du nom d'Alfred Korzybski. Un de ses ouvrages fondateurs fut publié en 1933 sous le nom de, Science and Sanity.

² Pierre Raynaud – Eyrolles 2012 : Arrêter de se faire des films : Nos croyances et nos opinions ne sont pas la réalité.

Un même mot pour deux personnes aura donc une signification différente et à ce moment-là, nous ne parlons pas du même langage.

- « *Aujourd'hui, j'ai eu des mauvaises sensations !* »

On voit très clairement au travers de cet exemple simple mais ô combien réel que lorsque nous entendons cette phrase nous pouvons vite, très vite interpréter ce que la personne nous livre sans prendre la peine d'approfondir le sujet.

- « *Qu'est-ce que cela signifie ? c'est quoi les bonnes sensations ? c'est quoi les mauvaises sensations ?* »

Or, dans notre quotidien au travail, dans nos relations amicales, dans les débats télévisés, dans les émissions de radio...nous voyons régulièrement des personnes se quereller pour un sujet, des idées sans avoir pris le temps de définir et de vérifier le sens qu'elles donnaient aux mots utilisés et aux thèmes définis.

Les deux mondes

Il y a d'un côté, le monde des faits, du concret, de ce qui nous arrive et d'un autre côté celui des idées, des représentations, et de la façon de concevoir et de comprendre ce que l'on vit. Le premier monde est davantage objectif et le second est celui des interprétations subjectives. Nous vivons en permanence au sein de ces deux mondes à tel point que nous en parlons très souvent comme si cela se situait au même niveau logique sans même le savoir ou en prendre conscience. Parler du sucre ne donne pas son vrai goût car il faut en manger pour en connaître la saveur !

Sommes-nous prisonniers de notre langage ?

Il semblerait que notre langage actuel crée un univers pauvre en nuances. Le verbe être, par exemple. Si nous disons que cet athlète est mauvais, automatiquement nous lui attribuons cet attribut et de fait nous le voyons et nous le pensons comme cela.

Notre langage et donc notre éducation sémantique nous prédisposent également à dissenter sur des abstractions. Les dernières élections présidentielles en ont été le terrain favori de nos élus politiques. *La justice sociale, la morale, le sens de la justice, une France innovante, une France conquérante, la démocratie, la fraternité...*Bref, autant de jolis mots mais qui ne veulent pas dire grand-chose quand ils ne sont rattachés à rien, quand ils sont vidés de leur substance.

Justice, oui, mais pour qui, pour quoi, justice de qui, de quoi ? Vu comme cela c'est donc bien un mot, qui nous cache la vue du réel, nous sommes bien là au niveau de la carte et pas du territoire. Souvent, nous restons au niveau de la carte et nous parlons en terme générique, de concept, d'idée et c'est ainsi que les incompréhensions débutent.

Une grande partie de nos opinions, de nos convictions proviennent de notre langage. Si je crois (pour je ne sais quelle raison) que je dois faire de la VMA (Vitesse Maximale Aérobie) toutes les semaines pendant deux mois pour la développer et bien je le ferai ainsi. Ceci est bien une croyance. Ainsi, nous nous créons notre propre réalité, faite de mots, dont certains deviennent tabous et d'autres, une vérité sans faille. Les jugements que nous portons sur les autres et sur nous-mêmes sont donc des croyances, ce sont des opinions que nous avons choisi consciemment ou non d'adopter. Une fois de plus, lors de la dernière

présidentielle, nombre de débats ont pu mettre en lumière ces différences de convictions. Nous sommes ainsi tous habités de croyances, d'opinions, de concepts, de jugements.

Aristote ne disait-il pas à propos des sophistes qu'ils ne faisaient que « du bruit avec la bouche ».

A quoi faut-il croire dans ce cas ? De nombreuses croyances que nous pouvons porter peuvent être sans influences sur notre vie et pour certaines d'entre elles ne sont parfois d'aucune utilité. A l'inverse, d'autres sont utiles, nuisibles, utiles et nuisibles, il y en a pour tout les goûts.

Si je dis que Pierre-François est logique cela ne paraît pas néfaste sauf que je risque de voir en lui une personne logique et ce quel que soient les circonstances. Un jour, il se met en colère après moi et si suite à cet événement je le considère comme colérique autant dire que je risquerais de ne voir que cette facette et de le "cataloguer" ou de le "caractériser" comme colérique. Et voilà comment peut naître une croyance.

Il suffit d'écouter, de lire, de regarder, tous les jours les médias pour prendre conscience des adjectifs diagonalement attribués à des hommes ou des femmes. Un homme qui a volé c'est un voleur, une femme qui a menti c'est une menteuse, un sportif qui a utilisé un produit dopant, on dit de lui qu'il est dopé, et les exemples sont nombreux. Il est tellement plus facile d'attribuer des étiquettes que plutôt de dire « cet homme a volé », « cette femme a menti », « ce sportif a utilisé un produit dopant »

Il paraît, que nous autres occidentaux, nous sommes attachés à nos croyances et opinions à contrario du fameux "*ici et maintenant*" des orientaux qui eux voyageraient sans bagages, sans convictions. Retenons et reconnaissons toutefois que nous mélangeons souvent nos idées, nos opinions avec la réalité, c'est-à-dire, les faits.

Et l'interprétation, qu'en est-il ? Le meilleur exemple que l'on puisse donner serait de demander à une personne de raconter une histoire vécue puis de demander à une tierce personne de raconter l'histoire entendue et ainsi de suite. Le résultat est quasi sans appel, c'est à dire qu'il y aura très peu de personnes qui arriveront à exprimer ce qui vient d'être dit sans interpréter ou oublier des éléments importants de l'histoire.

Petit Jeu³

Instruction : Réunissez quelques personnes et lisez fidèlement cette histoire à voix haute et claire, une seule fois. Une fois cela réalisé, posez les questions suivantes (cf : tableau) en demandant pour chacune d'entre-elles d'entourer « V » si le texte est vrai, « F » si c'est faux et « § » si le texte ne permet pas de décider si c'est vrai ou faux. Ensuite, il suffit de comparer avec l'histoire.

Il est possible d'effectuer ce petit jeu seul.

« Le président est mort »

Le Président est mort. Les gardes du corps n'ont pas pu l'empêcher. La police a arrêté deux personnes armées.

³ Ce test s'appelle dans la littérature de la sémantique générale un test de non-discernement des inférences. Des exercices du même types existent dans le livre de Michel Saucet, La sémantique générale aujourd'hui ; Courrier du livre, 1987.

Le Docteur A.Z. a déclaré que les dégâts avaient été trop importants, et que rien n'aurait pu sauver la vie du Président. « Tout a été tenté » dit-il.

1	Nous savons que le Président a été tué	V	F	§
2	Les gardes du corps ont essayé d'empêcher sa mort	V	F	§
3	Rien n'aurait pu sauver sa vie	V	F	§
4	Nous savons qu'il à succombé à ses blessures	V	F	§
5	Les blessures étaient importantes	V	F	§
6	Les médecins ont tenté de sauver sa vie	V	F	§
7	Nous savons qu'il a été victime d'un attentat	V	F	§
8	Le Docteur A.Z. a examiné le Président	V	F	§
9	il a fait une déclaration	V	F	§
10	Le Président a reçu des soins	V	F	§
11	Les hommes arrêtés étaient des gardes du corps	V	F	§
12	Le Docteur A.Z. est l'un des hommes arrêtés	V	F	§
13	Il est un homme	V	F	§
14	Nous savons que le Président a été exécuté	V	F	§
15	Il a fait trop de dégâts pour que sa vie puisse être sauvée	V	F	§

Solution :

La seule affirmation qui est vraie « V » est le numéro 9 ; les « F » sont les phrases 1, 4, 7, 14 et celles qui commencent par « Nous savons que... » et toutes les autres sont des « § ».

Les réponses « F » sont fausses parce que la question contient l'expression « Nous savons que... ». Or, il est faux que nous sachions que... Si toutefois on supprime ce début de phrase alors il nous faut cocher « § ».

Ce test nous montre la difficulté que nous avons à ne pas interpréter et transformer. Nous transformons ce que nous entendons et cela devient un fait avéré dans notre esprit. Le président est mort nous pouvons donc penser qu'il a été tué alors qu'il n'en est rien.

Ainsi, la communication, notre communication peut donc devenir un socle de malentendu qui devient croissant au fur et à mesure que l'on communique.

Quand deux personnes se transmettent un message nous avons :

- Le sens pour celui qui transmet le message,
- Le sens pour celui qui reçoit le message,
- Le sens commun, le sens donné par le dictionnaire, la définition,
- Le sens donné par la réaction du récepteur (réponse verbale ou comportementale),

A cela, il convient de rajouter le sens du contexte et de l'environnement. Par exemple, si je réponds 18 km/h à la question : A combien a-t-il couru le 10 km ? Et si je réponds toujours 18 km/h à la même question en effectuant un signe de mécontentement, le contexte sera bien différent.

Ce que nous disons ou ce que nous faisons est influencé par ce que l'autre nous a dit ou fait. Nous ne sommes pas une fois émetteur et une fois récepteur mais bien simultanément émetteur et récepteur. Ainsi, la communication n'est pas linéaire mais bien circulaire car plus proche du réel, de ce qui se passe.

Nous pouvons penser qu'entendre une histoire est un exercice difficile quand nous devons la raconter et donc source d'interprétation évidente comme démontré au travers du jeu : « Le président est mort ». Cependant, interpréter n'est pas si illusoire que cela et l'histoire ci-dessous nous le démontre.

Histoire : « Entre la fiction et le réel (vécu !), entre la carte et le territoire »

- Environnement : Soleil, ciel bleu, bruit (musique, déplacement humains et matériels) athlètes, compétitions sportives (triathlon), lac...),
- Catégorie : Jeunes athlètes,
- Objectif : Non atteint,
- Contexte :
 - o Verbalisation d'une personne ressource une fois l'épreuve réalisée par l'athlète,
 - o L'athlète n'a pas été vu depuis la fin de sa course,
 - o Aucun échange depuis la fin de l'épreuve avec l'athlète concerné.

Triathlon terminé (commentaires) :

- De toute façon, j'ai vu qu'il, qu'elle était ceci...,
- Il, elle n'avait pas envie...,
- J'étais certains que...,
- Il, elle n'a pas fait...,
- Et si à l'entraînement, il, elle avait fait ça...,
- Nous allons arrêter de faire ceci...,
- Peut-être qu'il serait mieux d'arrêter de faire...,
- Maintenant nous allons...,
- A partir de demain nous ferons...

Constat :

Cet exemple met en évidence d'une part l'analyse, le bilan, les réflexions et d'autre part la recherche de solutions immédiates. Nous passons de la case problème à celle de la solution.

Plusieurs points à prendre en compte :

Il est légitime d'être frustré, déçu, angoissé, en colère... quand nous accompagnons un athlète et que cela ne se déroule pas comme nous l'avions imaginé. Cependant, il ne faut pas confondre l'importance de s'occuper de ses propres émotions (qui feront l'objet d'une publication ultérieure) et la nécessité de poser un diagnostic, un bilan, une analyse dégagée de ces émotions parasites qui peuvent nous empêcher d'objectiver la situation.

Un autre point est de comprendre que nous voyons très peu ce qui se déroule concrètement lors d'une épreuve sportive comme celle d'un triathlon et nous ne pouvons pas objectiver non plus ce que vit l'acteur, l'athlète. Nous ne sommes pas dans son corps, dans sa tête et nous ne savons pas comment il gère à l'instant « t » ses émotions.

- Combien de temps pouvons-nous observer en étant à ses côtés un athlète lors d'une épreuve?
- Comment pouvons-nous savoir les décisions qu'il prend lors de la course ?
- Que se passe sur un plan cognitif lors des instants de course plus intenses ?
- ...

Dans ce cas précis, il est de bon sens d'une part de se détacher, prendre du recul pour gérer ses propres émotions et d'autre part de patienter pour mettre en place un espace/temps avec l'athlète afin de procéder au débriefing. Quelques règles simples et efficaces se trouvent en fin de ce document afin justement de recueillir l'information sans interpréter.

La société

Le contexte politique pourrait également faire l'objet d'étude dans ce document tant le langage utilisé est révélateur du « monde linguistique » utilisé. Ceci pour expliquer et comprendre que nous baignons en permanence au travers des lectures et des différents supports médias d'un langage préférentiellement utilisé, celui de la carte.

Alors non, il n'y pas que dans le monde du sport, où il convient de prêter attention à notre langage. Ne culpabilisons pas !

Mes mots et mes maux

Juste quelques exemples pour étayer un peu plus la difficulté du langage qui est transmise en partie par nos mots et aussi par l'interprétation que l'on en fait. Une des règles en sémantique est de s'accorder sur le fait que lorsqu'un mot est employé et peut être utilisé de plusieurs façons pour communiquer cela peut devenir dangereux. Ceci vient du fait que le sens de celui-ci est dilué, différent. Ainsi d'un côté cela donne une richesse dans le vocabulaire employé mais d'un autre peut devenir source de discorde.

Nous pouvons apercevoir encore quelques fois devant le fronton de nos mairies les mots : liberté, égalité, fraternité. Nous entendons régulièrement parler de démocratie, de justice, de justice sociale... Le meilleur conseil c'est d'aller lire dans les dictionnaires les définitions utilisées. On pourra constater que les définitions existantes sont multiples, divergentes et même expliquées avec quelques définitions abstraites. Il est donc parfois difficile d'y voir clair.

L'objet de cette réflexion n'est pas de remettre en cause la sémantique, le vocabulaire employé, les supports utilisés, une partie des piliers (liberté, égalité...) de notre pays mais plus simplement de prendre conscience qu'en utilisant un mot, une expression, une idée, il s'agit de savoir où est-ce que l'on se situe sur l'axe (concret/abstrait) et quel sens nous souhaitons donner à nos mots.

L'évolution, le changement reste possible

Certains conflits peuvent donc être initiés par un décalage entre les acteurs concernés. Comment peut-on faire pour être compris et comprendre son interlocuteur.

1- Sortir de l'abstraction

L'école de Palo Alto⁴ a travaillé sur la relation et nous dit que dans tout échange entre deux personnes, il y a le contenu (la conversation) et la relation (le rapport entre ces deux personnes et la façon dont chacun voit l'autre dans sa perception et sa relation). Paul Watzlawick, un des représentants de l'école de Palo Alto, précise que la relation est la plus importante que le contenu. Il suffit de prendre du temps, du recul et d'écouter attentivement un conflit entre deux personnes pour constater pourquoi la relation est plus importante. Ce n'est pas le contenu qui est souvent la cause du désordre mais bien le niveau à laquelle se situe ce contenu donc la relation. Si, un des protagonistes parle « territoire », c'est-à-dire des faits et l'autre nous parle « carte » c'est-à-dire en termes abstraits et en interprétant les faits cela provoque bien souvent un conflit d'incompréhension en autre.

Conseil :

- A- Ecouter ;
- B- Recueillir les informations ;
- C- Aller sur les faits, le concret et la description (s'entendre sur la définition des mots).

Déplacer le conflit, la difficulté de se comprendre vers le concret est préférable que de laisser la situation s'envenimer dans le monde des concepts.

2- La perception de la relation

Ne jamais oublier qu'un conflit, une incompréhension n'est jamais le résultat d'une seule personne mais la somme d'un tout, en l'occurrence de plusieurs personnes. La communication ne doit pas être considérée comme linéaire (une relation de cause à effet) mais bien circulaire, cyclique diront certains.

Souvent dans une situation conflictuelle ou d'incompréhension nous pouvons entendre, l'autre ceci, lui cela, il est comme ceci...bref, c'est l'autre. Toute communication doit être centrée sur l'autre. Inutile de rappeler que notre objectif dans une communication c'est bien de comprendre et/ou de se faire comprendre.

Voici en grande ligne le principe de base d'une communication circulaire :

- 1- Observer
- 2- Interroger, questionner, s'intéresser
- 3- Analyser

Ce qui suppose de faire parler (et non de parler et de placer ses idées), d'écouter et de retenir ce qui se dit pour s'en servir par la suite et communiquer.

Le sens de notre communication est dans la réponse que nous recevons.

3- L'axe théorique et pratique

Un aspect important de cet axe est de ne surtout pas les opposer. Il est dit qu'une théorie qui ne repose sur aucune pratique reste une utopie et qu'une pratique qui ne repose sur aucune règle, aucune méthode devient fragile et pouvant même aboutir à une action dangereuse. Il est clair que notre société actuelle

⁴ L'école de Palo Alto (ville en Californie) fût un courant de pensée, un mouvement intellectuel qui prit naissance dans les années 1950 avec l'aide de psychiatres, de sociologues, de thérapeutes, de linguistes et d'anthropologues en autres dont le plus connue fût Gregory Bateson.

et notre éducation ont tendance à privilégier le concept, les idées, les théories. On parle même de théoriser la théorie ! Pour autant, il ne faut pas la rejeter et l'oublier.

En prenant le modèle des formations, nous voyons qu'elles sont bien souvent organisées en termes de savoir, de théorie à ingérer et très peu d'entre-elles sont organisées en termes de vécus, d'actions. Alors que l'idée générale est de comprendre (la théorie) et de pratiquer (le vécu) et ainsi de suite. Pour exemple, nous avons souvent l'usage, la fâcheuse habitude d'observer un athlète sur le terrain puis immédiatement de juger, catégoriser et généraliser ce que nous observons. D'ailleurs, cela en devient par la suite une vérité.

Alors qu'il serait préférable d'observer, d'en tirer quelques observables générales, puis d'aller à nouveau sur le terrain, constater si nos réflexions nous permettent d'observer plus finement, plus précisément et ainsi de suite. Il faut donc éviter de rester au niveau de la carte (la théorie, les convictions, les idées...) pour alterner avec le territoire (le concret, l'acte, les faits..) en gardant aussi à l'esprit que si le concret vécu, réalisé ne permet pas d'être plus efficace cela devient dans ce cas inutile ou tout du moins pas forcément utile.

4- Décrire/définir et expliquer

Quand nous relatons un événement, une épreuve sportive par exemple nous confondons et mélangeons souvent trois facettes, trois niveaux différents pour raconter l'évènement. Souvent, nous utilisons la description, la définition et l'explication.

La description se situe plus au niveau du concret (le territoire), la définition nous sert quand nous définissons une catégorie, un thème et enfin l'explication (la carte) la plus proche de l'abstrait car ce que nous développons est en lien avec nos idées, notre perception, nos convictions...cela fait appel au sens que nous voulons y donner.

Exemple : Un débriefing entre un athlète (A) et un entraîneur (E)

- (A) J'ai tourné les bras en respirant très fort....j'ai mis en premier mon casque et en second mes lunettes.....j'ai posé mon pied droit avec l'avant du pied et j'ai regardé l'arbre vert en sortant du virage...**C'est une description ;**
- (A) est en panique lors de la transition alors que (E) est serein et calme quand il l'observe...**C'est une définition, une classification de mon observation de leurs actes et de ce que je crois qu'ils sont ;**
- (A) mon entraîneur est en colère car il n'est pas venu me voir directement après mon arrivée, il ne m'a pas, non plus, dit un mot de ma course...(E) il met du temps à rentrer dans l'eau car il n'a pas envie de nager aujourd'hui, j'en suis sûr...**C'est une explication personnelle, une interprétation.**

Le souci en utilisant seulement l'explication c'est d'avoir tendance à tout prix à vouloir donner son avis, son analyse, ses idées, sa conception...et passer ainsi de la case problème vers celle de la solution. Nous sommes formatés à trouver des solutions à une situation problématique en oubliant de prendre le temps de l'écoute et de la description.

Vouloir être coûte que coûte dans l'explication, la recherche de solutions quand une problématique émerge nous empêche par la suite d'observer sans juger et pourtant cela s'apprend.

Apprendre à observer

Choisir une situation, prendre du recul, se mettre dans une position de spectateur et écrire sur un document, une feuille de papier selon trois colonnes. Une colonne pour les éléments de description, une pour les définitions et une pour l'explication qui permet de formuler ce qui vient de se passer.

L'idée générale étant bien évidemment que la colonne descriptive soit la plus dense en termes de renseignements.

Conclusion

Toujours difficile de parachever, toutefois le fil conducteur de cet article et comme chacun l'aura compris concerne le langage, la communication avec ces deux étages différents et complémentaires, la carte et le territoire, l'abstrait et le concret. Une fois n'est pas coutume de rappeler qu'il ne s'agit pas d'opposer ce constat mais bien de comprendre que nous agissons en permanence avec ces deux axes. Nous agissons et en même temps portons un jugement, classons et expliquons ce que nous faisons.

La plupart d'entre nous ne sommes pas conscients de l'existence de cette différence à ce point que nous confondons et nous nous entraînons vers des conduites cognitives trompeuses. C'est-à-dire que nous finissons par confondre ces « deux mondes », si bien que nos idées et nos faits deviennent pour nous de même nature et de même comparaison.

Les linguistes expliquent aussi ce constat en disant que si nous avons un langage érudit pour expliquer notre culture, pour tenir des débats philosophiques, pour converser de nos idées, nous avons à contrario un langage pauvre quand il s'agit de décrire ce qui se passe.

Comprenons aussi ce qui se passe lors de nos relations, nos échanges qu'ils soient amicaux, professionnels ou autres. Quand un problème, un souci est relevé nous sommes sans cesse à chercher les solutions en puisant dans nos connaissances au niveau des idées et des concepts alors qu'il convient simplement de descendre d'un étage au niveau du territoire (les faits, le concret, la description...) pour comprendre et aussi bien souvent y trouver la ou les solutions.

Toujours aussi se rappeler et faire attention que notre langage est porteur d'un degré plus ou moins important de concret ou d'abstrait. Si nous partons en véhicule nous prenons plutôt une carte routière avec une échelle adaptée, quand nous partons en randonnée nous choisissons plutôt une carte avec une échelle appropriée, plus précise. Alors c'est très simple, quand nous communiquons, faisons de même.

Enfin, ne jamais oublier aussi qu'un mot peut avoir un sens bien différent d'une part selon la définition de nos dictionnaires (différent bien souvent déjà au sein même de ces manuels) mais aussi selon le sens que chacun peut en faire.

La devinette qui suit met en lumière que nous pouvons encore voir le réel quand nous ne sommes pas en train de toujours conceptualiser

- « *Quel bruit fait un arbre qui tombe là où personne ne peut l'entendre ?* »

Nombre d'adultes auront des difficultés à trouver la réponse alors que les enfants en majeurs partis sauront rester au niveau du territoire, du concret et non de l'abstrait et diront :

- « *Aucun bruit car pour qu'il y ait du bruit il faut qu'il y ait une oreille. Sans oreille pas de bruit.* »

Cette petite devinette pour comprendre que si nous devons effectuer par exemple un débriefing avec un athlète, analyser une situation, résoudre un conflit relationnel...il convient d'écouter, d'observer, d'utiliser la description et de rester au niveau du concret, du territoire pour trouver la ou les solution(s).